

Se construire un passé¹

Piera AULAGNIER

(9) Il en va du « diagnostic » – terme bien entendu à mettre entre guillemets – d'adolescent comme de bien d'autres, présents dans nos nosographies : c'est le témoin extérieur qui s'en sert dans un souci de classification et de clarification nécessaire à une bonne utilisation de ses connaissances.

L'enfant, pendant tout un temps, a d'autant moins de mal à se reconnaître dans cette appellation que généralement il se l'approprie en la complétant par un « de maman » ou « de papa ». Il en va autrement pour l'adolescent qui oscille entre deux positions :

- Le refus de tout changement de statut dans son monde relationnel quelles que soient, par ailleurs, les modifications qui s'inscrivent dans son corps ;
- (10) Une revendication bruyante ou silencieuse et secrète de son droit de citoyen à part entière dans le monde des adultes et, le plus souvent, dans un monde qui sera reconstruit par lui et ses pairs au nom de nouvelles valeurs qui prouveront l'absurdité ou le mensonge de celles que l'on prétend lui imposer.

La désignation accolée à un « je suis » énoncé par l'adolescent

1 Congrès de Monaco, « Narcissisme et adolescence », 29 septembre - 2 octobre 1988. Publié dans *Le Journal de Psychanalyse de l'Enfant*, n° 7, 1989. Repris avec l'aimable autorisation des Editions Bayard, Paris.

renvoie tour à tour à ce qui pour le témoin extérieur fait partie d'un état passé ou d'un état futur et que le Je du sujet vit à l'inverse comme un temps encore ou déjà présent.

Si j'ai introduit par cette observation banale cet exposé, c'est que parmi les tâches réorganisatrices propres à l'enfance et qui se poursuivent durant ce temps de transition qu'est l'adolescence, une me paraît tenir un rôle déterminant aussi bien pour leur réussite que pour leur échec : ce travail de mise en mémoire et de mise en histoire grâce auquel un temps passé et, comme tel, définitivement perdu peut continuer à exister psychiquement dans et grâce à cette autobiographie, oeuvre d'un Je qui ne peut être et devenir qu'en la poursuivant du début à la fin de son existence². Autobiographie non seulement jamais terminée mais dans laquelle même les chapitres que l'on croyait définitivement achevés doivent pouvoir se prêter à des modifications voire à l'ajout de nouveaux paragraphes ou à la disparition d'autres. Mais si ce travail de construction-reconstruction permanent d'un vécu passé nous est nécessaire pour nous orienter et investir ce moment temporel insaisissable que nous définissons de présent, encore faut-il que nous puissions faire fond sur un nombre minimal de points d'ancrage stables dont notre mémoire nous garantit la permanence et la fiabilité. C'est là une condition pour que le sujet acquière et garde la certitude qu'il est bien l'auteur de son histoire et que les remises en forme qu'elle va subir ne mettront pas en danger cette part de permanent, de (11) singulier qui devra se transmettre de chapitre en chapitre, pour rendre cohérent et sensé le récit qui s'écrit.

Dans la communication que j'avais faite ici même il y a deux ans et dans laquelle j'essayais de mettre en lumière les sources somatiques et discursives fournissant à la psyché les matériaux de ses constructions aussi bien de sa réalité que de sa propre histoire, j'avais accordé une importance particulière à un concept qui me paraît depuis longtemps tout à fait central pour notre compréhension de la métapsychologie, celui de *modification*. La réaction de l'appareil psychique à ce qui surgit, change, disparaît sur la scène de la réalité et sur sa propre scène somatique est bien l'organisateur des mécanismes auxquels ce même appareil fait appel pour, selon les cas, accepter, négocier, refuser, désavouer ce mouvement porteur d'une part d'imprévu et d'inconnu.

La valeur de ce concept nous est confirmée par l'analyse de la relation d'interdépendance présente entre le modifiable et le non-

2 Concernant les relations présentes entre ce travail dont le Je ignore l'exigence et qu'il accomplit comme allant de soi et la décision d'un sujet d'écrire, pour d'autres, son autobiographie, je renvoie au travail fort éclairant de Sophie de Mijolla-Mellor paru dans *Autobiographie VI*, Journées d'Aix-en-Provence, juillet 1967, Les Belles Lettres édit., Paris.

modifiable dans le registre relationnel et dans le registre identificatoire.

C'est le même thème que je vais reprendre, dans l'espoir de démontrer que c'est au cours du temps de l'enfance que le sujet devra sélectionner et s'approprier les éléments constitutifs de *ce fonds de mémoire* grâce auquel pourra se tisser le support de ses compositions biographiques. Support qui peut seul lui confirmer que le modifiable et l'inexorablement modifié de lui-même, de son désir, de ses choix ne transforme pas celui qu'il devient en un étranger pour celui qu'il a été, que du « même » persiste dans ce Je condamné au mouvement et par là à son auto-modification permanente.

Ce même « fonds de mémoire » joue un rôle déterminant dans la relation ouverte que le sujet pourra ou non maintenir avec son propre passé et plus spécialement avec ce temps de l'enfance, marqué par la présence et l'impact de ces premières représentations sur lesquelles le sujet a opéré ce long travail d'élaboration, de transformation, de refoulement dont le résultat le fait être ce qu'il est et ce qu'il devient. Mais pour important que soit ce travail, pour enfoui, oublié, refoulé qu'en soit le point de départ, c'est bien parce qu'il a existé et parce qu'il continue à marquer, par une voie de lui méconnue, ses scénarios et sa dramaturgie psychique (12) qu'il peut les reconnaître comme son oeuvre, et non pas comme une pièce écrite par un auteur qui lui impose et son rôle et ses réparties. Cette part de l'enfance ou cette part d'infantile que l'analyse découvre chez tout sujet est bien la preuve de la persistance de ce fonds de mémoire ou, pour mieux dire, de ce qui reste en notre mémoire de ce passé dans lequel s'enracinent notre présent et le devenir de ce présent. Les liaisons causales que le sujet tissera entre ce temps qu'il vit, le futur qu'il anticipe et ce passé seront en grande partie illusoire, conformes à sa manière de construire ou, pour mieux dire, de reconstruire en conformité avec le présent qu'il vit ce passé perdu. Mais ce qui importe est la persistance de ce lien garant de la résonance affective qui devra s'établir entre le prototype de l'expérience vécue et celle qu'il vit pour différentes que soient la situation et la rencontre qui la provoquent.

Ce fonds de mémoire comme source vivante de la suite des rencontres qui marqueront la vie du sujet peut seul satisfaire deux exigences indispensables pour le fonctionnement du Je :

- Lui garantir dans le registre des identifications ces points de certitude qui assignent au sujet une place dans le système de parenté et dans l'ordre généalogique et donc *temporel* inaliénable et à l'abri de toute mise en question future, quels que soient les événements, les rencontres, les conflits qu'il rencontrera.
- Lui assurer la disposition d'un capital fantasmatique qui ne doit

faire partie d'aucune « réserve » et auquel il doit pouvoir faire appel parce que c'est le seul qui peut rendre le *mot apte à l'affect* ³.

Capital fantasmatique qui va décider de ce qui fera partie de son investissable et de ce qui ne pourra y trouver place, des représentations (13) pouvant aimer à leur profit son désir et de celles qui restent marquées du sceau du rejet, du négatif, du mortifère.

Le temps de l'enfance devra ou devrait se conclure par la mise en place et la mise à l'abri de toute modification de ce que j'essaye de cerner sous le terme d'une part « de singulier ». C'est ce travail – grâce auquel ce temps passé et perdu se transforme et continue à exister psychiquement sous la forme du discours qui le parle, de l'histoire qui le garde en mémoire – qui permet au sujet de faire de son enfance cet « avant » qui préservera une *liaison* avec son présent et grâce à laquelle il se construit un *passé comme cause* et source de son être.

C'est une des raisons pour lesquelles l'analyste ne peut se contenter des définitions que la biologie et la physiologie donnent de l'adolescence. Non pas que ce qui se transforme dans le corps et dans la sexualité n'ait pas d'importance, bien au contraire. Mais parce que ce qui s'y joue, s'y modifie, se donne à voir à soi et aux autres, accompagne un mouvement temporel qui confronte la psyché à cette série *d'après-coup* dont les effets vont à chaque fois s'imposer comme une preuve de la différence qui vous sépare de ce que l'on a été jusqu'à alors pour soi et pour l'autre. Non seulement il faudra accepter cette différence de soi à soi, cette auto-altération bien difficile à assumer, mais maintenir une liaison entre ce présent et ce passé, pouvoir y découvrir, selon la situation vécue, une potentialité que ce présent réalise ou, a minima, une causalité qui rende sensée l'épreuve qu'il vous impose. Tout au long de notre existence l'investissement d'un temps futur a comme condition l'espoir qu'il permettra la réalisation d'une potentialité déjà présente chez le Je investissant ce temps et ce plaisir différés.

Dans la perspective ici choisie, je séparerai le parcours que suit le Je au cours de l'enfance et de l'adolescence en deux étapes :

– Une première pendant laquelle devront se sélectionner, être mis à l'abri de l'oubli les matériaux nécessaires à la constitution de ce « fonds de mémoire » garant de la *permanence identifiatoire* de celui que l'on devient et que l'on continuera à devenir et, par là, de la singularité de son histoire et de son désir.

3 Je me réfère, bien entendu, à ces seuls « mots » constituant ce secteur du champ sémantique que, dans *La violence de l'interprétation*, j'avais défini de « langage fondamental » : mots par lesquels le sujet communique et s'auto-communique les *sentiments* qu'il éprouve : son amour, sa haine, sa souffrance, sa joie. {et ces seuls mots qui lui désignent sa place dans le symbolique.

– (14) Une seconde qui débute au moment où cette tâche a pu, pour l'essentiel, être menée à bon port et qui prépare l'entrée dans ce que l'on définit d'âge adulte. Deuxième étape dans laquelle une tâche tout aussi importante devra s'accomplir : la mise en place, à partir de ce passé singulier des *possibles relationnels* accessibles à un sujet donné, de l'éventail de ses choix et des limites que tout un chacun y rencontrera.

La première étape concerne essentiellement l'organisation de l'espace identificatoire et la conquête des positions stables et assurées à partir desquelles le sujet pourra s'y mouvoir sans risque de s'y perdre. Dans la deuxième, ce travail de mise en forme porte de manière privilégiée sur l'espace relationnel et donc sur le choix des objets pouvant se faire supports du désir et promesse de jouissance.

L'une comme l'autre sont dépendantes, mieux le corollaire de cet autre travail psychique qui les accompagne : la constitution du refoulé. Le mémorisé et le mémorisable de l'enfance sont fonction de la réussite ou de l'échec du travail qui incombe à l'instance refoulante et de la plus ou moins grande capacité de la psyché de pouvoir élaborer, à partir de représentations auxquelles il lui faut renoncer, d'autres représentations auxquelles l'affect puisse se lier.

L'échec du refoulement peut aussi bien se manifester par son excès que par son défaut : dans les deux cas, les conséquences en seront une réduction drastique du champ des possibles relationnels.

Le non-refoulement des représentations des objets qui ont été les supports des premières relations – et on connaît l'intensité de ces dernières –, comportera l'échec de ce travail d'élaboration qui aurait pu, seul, permettre que des supports de « temps mêlés » puissent aimer le désir vers la part d'inconnu, de non encore expérimenté que porte en lui tout nouvel objet investi. Un prototype relationnel va se répéter et se préserver : le futur – mais peut-on encore user de ce terme ? – n'est investi que comme attente du retour inchangé de l'avant.

Le travail de mise en histoire ne peut réussir : l'enfance reste un chapitre qui ne peut se constituer comme tel, soit avec un début et une fin. (15) Ce que vit le sujet (enfant, adolescent, adulte) restera à jamais accolé à des interprétations qui ne peuvent faire sens que si le sujet et l'objet continuent à se situer dans les positions identificatoires qu'ils occupaient en ce temps lointain où s'est nouée leur relation.

Mais ce travail de mise en histoire, bien qu'étant cette fois partiellement possible, révélera ses limites et ses failles dans le cas inverse. L'excès dont fait preuve l'instance refoulante va épaissir et étendre le voile de l'amnésie. Afin d'éviter le risque qu'un trait d'une représentation refoulée, en se frayant une voie d'accès, entraîne avec

lui la totalité, le sujet va s'astreindre à un désinvestissement actif de tout souvenir qui, de près ou de loin, pourrait se rattacher à des moments relationnels dont on ne sait quels autres souvenirs ils pourraient réveiller.

Si le premier cas nous renvoie du côté de la psychose et de la confusion des temps qui la caractérise, le deuxième se retrouve chez ces sujets qui nous frappent par le désintérêt qu'ils manifestent pour leur propre enfance dont ils nous déclarent tout de go qu'ils ne gardent aucun ou bien peu de souvenirs. Il en va de même du reste chez eux pour le temps de leur existence qui s'est écoulée jusqu'à leur rencontre avec nous. Non pas qu'ils n'aient eu aucune expérience d'amour ou de souffrance, mais tout se passe comme si le souvenir de l'expérience coulait entre leurs mains comme du sable. Chez certains, cette « perte » continue de leur propre vécu est compensée par un mécanisme de surinvestissement de leurs buts, mais de buts à *très court terme* : le passé est réduit au passé le plus proche et conjointement le futur. Défense souvent réussie, mais qui sera toujours marquée par la conviction que tout « attendu » une fois atteint ne pourra à son tour que révéler la nature éphémère de tout plaisir, laisser le même vide dans la mémoire qu'on en garde. Quand cette défense n'est pas ou n'est plus présente, on est confronté à un tableau qui se rapproche de la dépression mais s'en sépare sur un point essentiel.

Le passé comme temps de la culpabilité, de la nostalgie, du deuil, du bonheur perdu est surinvesti par le déprimé. C'est même ce surinvestissement qui le caractérise et qui le prive du quantum libidinal nécessaire pour investir un futur comme tout futur, porteur de changement. Dans les (16) problématiques dont je parle, le sujet s'installe dans un état qui se rapproche de cette première phase plus ou moins courte - ce qui fait qu'elle peut passer inaperçue - qui précède l'installation d'un tableau psychotique, à ciel ouvert. État qui se caractérise par la difficulté qu'éprouve le sujet à investir tout nouveau but au nom de ce qui fait figure, si on n'y regarde pas de plus près, d'une sorte d'hyper-lucidité sur la part de déception qui suit toute réalisation de désir. C'est pourquoi, nous dira-t-il, il se refuse, autant que faire se peut, à opérer un investissement qu'il décrète d'emblée condamné à le décevoir à brève échéance. Preuve indirecte de l'interdépendance présente entre l'investissement du passé et celui du temps à venir.

Faute d'avoir pu capitaliser dans la propre mémoire des représentations de moments relationnels sources d'un plaisir qui, tout au long de son existence, projettera son ombre sous la forme d'une promesse qui justifie et aimante la quête de plaisir, s'offre comme but au

désir et à la demande par laquelle le Je l'exprime, le temps de l'enfance se constitue comme un passé, mais un passé désaffecté. On ne trouvera ni dans le registre du plaisir, ni dans celui de la souffrance, le souvenir de quelques moments épiques, qu'il s'agisse de batailles perdues ou gagnées, auxquels vienne s'accrocher la mémoire, auxquels elle fasse périodiquement retour, qu'elle puisse investir comme preuve qu'on a bien vécu une histoire qui mérite d'être retenue, reprise, racontée.

Pendant tout un temps de leur analyse, on a bien du mal à trouver dans le discours de ces sujets la trace de l'infantile, des paroles qui pourraient donner voix à l'enfant qu'ils ont été : cet enfant, ni ils ne l'aiment, ni ils le haïssent, il leur est indifférent, ils s'en sont séparés. Au mieux, ils en parlent avec une neutralité privée aussi bien de bienveillance que de malveillance. En les écoutant on a parfois le sentiment que leur Je ne peut penser son propre passé qu'en rétrojectant sur l'enfant le jugement d'un adulte totalement étranger à un monde de l'enfance qu'il n'aurait jamais habité. Le détachement qui, dès lors, accompagne tout récit d'un événement se référant à ce temps dépossède ce dernier de tout pouvoir émotionnel.

Les deux tâches spécifiques à l'adolescence auront un destin, différent (17) chez ces sujets :

- La première sera plus ou moins menée à bon port. Le temps de l'enfance sera non seulement clos mais cadenassé. Mais pour appauvrir que soit la version que s'en donne le Je, elle laisse à sa disposition les repères nécessaires pour qu'il trouve sa place dans un ordre « temporel » qui insère le sujet dans une lignée, l'assure dans ce registre de sa singularité et lui évite d'aller du côté de la psychose.
- Mais le bât blesse lors de la deuxième tâche, soit la mise en place du champ des possibles relationnels. Pour investir l'attente d'une nouvelle rencontre, il faut que soit resté investi le souvenir d'un déjà vécu qui a fait partie d'un possible réalisé dans notre passé.

Chez les sujets dont je parle, ce vécu passé n'existe au mieux que sous la forme d'une hypothèse abstraite qui a perdu son pouvoir émotionnel : un enfant a vécu, a sans doute aimé ses parents et en a été aimé, mais cet enfant ne sert à l'adulte que comme *simple repère temporel*. C'est déjà beaucoup puisqu'il s'offre comme un bouclier efficace contre la confusion des temps dans laquelle sombre la psychose, mais cet « enfant » n'est pas assez investi pour que son histoire relationnelle se mette en place comme ce passé qui induira l'anticipation d'une relation future, source d'investissement. Néanmoins, cet « enfant » permet à l'adulte de savoir qu'il l'a été et qu'il ne l'est plus.

Arrivée en ce point, je voudrais revenir brièvement sur l'intrication

présente entre problématique identificatoire et problématique relationnelle et, de ce fait, entre libido d'objet et libido narcissique ou - ce qui pour moi revient au même -, libido identificatoire.

Ce qui caractérise nos différents tableaux cliniques est le rôle que l'une pourra tenir par rapport à l'autre, l'excès ou le défaut dont elle pourra faire preuve, les tentatives de désintrication qui pourront se manifester sans toutefois oublier qu'*une désintrication vraiment réussie ne serait pas compatible avec la poursuite d'une vie psychique*. Dès *La violence de l'interprétation*, j'ai insisté sur les caractères qui séparent l'identification symbolique et ses points de certitude, stables et immuables une fois acquis, du registre **(18)**imaginaire qui sous-tend ces mouvements sur l'échiquier identificatoire nécessaires à soutenir le projet et le désir du Je, mouvements effectivement dépendants des rencontres et donc des investissements d'objets que fera, tout au long de son existence, ce même Je. J'ai repris ce thème à propos de ce principe de changement et de ce principe de permanence qui régissent le processus identificatoire et qui doivent pouvoir préserver entre eux un *état d'alliance*. Je voudrais dans ce travail privilégier l'autre face qui accompagne ce même processus, soit le soubassement fantasmatique de ce que je définis d'espace relationnel. Ici aussi, on retrouvera à l'oeuvre un principe de permanence et un principe de changement : *permanence de cette matrice relationnelle* qui se constitue au cours des premières années de notre vie et qui est le dépositaire et le garant de la singularité du désir du Je et qui se manifestera dans cette « marque », ce « sceau » qu'on retrouvera dans ses choix relationnels. De l'autre côté, ce *principe de changement* qui balise le champ des possibles compatible avec cette « matrice ». Champ des possibles qui fraye l'accès à un éventail de choix dans les objets de ses investissements. Choix qui rencontrera toujours des limites, mais dont la richesse signe la part de liberté dont pourra ou non jouir le sujet dans ses investissements, ses buts, ses pensées, sa relation aux autres, à lui-même et à son corps. Mais choix relationnel indissociable du mouvement qui vous situe à la place que l'on occupe en tant qu'investissant de cette relation ou en tant que support de l'investissement de l'autre.

Avant de poursuivre, arrêtons-nous un bref instant sur ce terme de « matrice relationnelle » et sur son rapport à la répétition. Si la répétition comme mécanisme psychopathologique nous confronte à la mobilisation d'un même et seul prototype relationnel, du « répétable » et du « répété » est non seulement présent dans la totalité de nos choix mais il en constitue ce fil conducteur qui nous permet de nous reconnaître dans la succession de nos investissements, de nos objets, de nos buts ⁴.

4 Cf. à ce propos l'analyse d'une rare richesse de Maurice Dayan sur ces deux statuts de la répétition : « Répétition et composition du réel », paru dans *Topique*, n° 41, mars 1968, Paris, Dunod.

Seulement dans ce cas, il ne s'agit pas du retour du même et seul (19) prototype mais bien, à chaque fois, d'une *création* relationnelle, soit d'un amalgame nouveau entre le prototype et ce que toute rencontre apporte de non encore connu, de non encore expérimenté.

Si, dans le premier cas, la répétition est à entendre comme la force qui s'oppose à l'élaboration de toute nouvelle relation d'objet qui fait obstacle à l'investissement de tout nouveau choix, dans le deuxième cas, ce qui se répète, ce qui doit se répéter, concerne cette part de « même » nécessaire à un choix compatible avec la singularité de celui qui l'opère.

Dans la communication à laquelle j'ai fait allusion plus haut, j'ai analysé les conditions et les facteurs responsables de la mise en place de l'aire des possibles dans le registre identificatoire. Cet exposé ayant été publié⁵, je me permets de vous y renvoyer, me contentant d'en rappeler ici un bref passage :

« Si le mouvement et le changement se font preuve qu'un corps et un monde continuent à exister, à faire partie l'un pour l'autre des vivants, il en va de même pour le système psychique dont la vie va se manifester par cette succession de mouvements identifiants qui vont de pair avec une modification de l'espace relationnel afin de le préserver sous une forme investissable par ces deux supports.

C'est à ce travail de remodelage qui se déroule en sourdine que nous devons le sentiment, en partie illusoire, que rien ne change dans notre manière d'investir l'aimé.

L'aire des possibles relationnels est donc dépendante de l'éventail des positions identificatoires que le Je peut occuper tout en gardant l'assurance que du même Je persiste, se retrouve et se retrouvera dans ce Je modifié qu'il est devenu et qu'il deviendra. Sera, à l'inverse, impossible pour ce même sujet, toute relation qui l'épingle dans une position identificatoire qu'il ne peut occuper. Trois raisons majeures peuvent aboutir à cette impossibilité :

- (20) La place peut être frappée d'un interdit ;
- La place qu'on vous assigne disqualifie la totalité des repères qui vous permettraient d'établir et de préserver d'autres relations ;
- Fera également partie de l'impossibilité identificatoire, toute position qui vous situe en une place qui ne peut plus se relier à celles occupées dans le passé, une place *hors histoire*, déconnectée

5 « Sources somatiques et sources discursives de nos représentations de la réalité », Congrès de Monaco, 1966.

de ce travail de mémorisation et de liaison nécessaire pour que l'on reconnaisse dans ce « modifié » imprévu la « création » ou la « procréation » d'un Je qui le précédait.

Mouvement identificatoire et mouvement relationnel ne sont donc pas séparables de ce mouvement temporel qui sert de fil conducteur, de liaison tant dans la succession des positions identificatoires occupées que dans celle des objets d'investissements successivement choisis. Le temps de l'enfance couvre le temps nécessaire à l'organisation et à l'appropriation des matériaux permettant qu'un temps passé devienne, pour le sujet, ce bien inaliénable qui peut seul lui donner accès à la saisie de son présent et à l'anticipation d'un futur. »

Comme vous avez pu le constater en ce qui concerne le processus identificatoire, j'en suis restée aux mêmes conclusions. Mais j'ai essayé depuis d'approfondir l'analyse de ces *constructions composites* qui constituent ce capital fantasmatique dont doit pouvoir disposer le Je pour transformer l'affect, comme tel inconnaissable, en une émotion qu'il peut connaître, nommer, assumer. Mon hypothèse étant qu'au cours des phases relationnelles que parcourt l'enfant vont se nouer des points de capiton entre certaines représentations fantasmatiques, leur vécu affectif et un trait spécifique de l'objet et de la situation qui les a déclenchés. Vécu affectif qui se caractérise par l'intensité de la participation somatique qu'il a entraînée.

Ces représentations qui empruntent leurs matériaux aux *images de choses corporelles* opèrent un phénomène de cristallisation et tiendront de ce fait la fonction de « représentations conclusives » dont le Je va rétrojecter la légende sur l'ensemble des expériences affectives qui les ont précédées au cours d'une même phase relationnelle. Phases relationnelles qui se (21) caractérisent par ces objets partiels, ces zones pulsionnelles exogènes qui ont été successivement les organisateurs des mises en scènes fantasmatiques de la problématique relationnelles propres à chacune de ces phases.

Je n'ai pas l'intention d'aborder ici les questions si complexes que soulève le concept d'affect dans la théorie freudienne.

Je me contenterai, en espérant votre accord, de vous proposer de définir d'émotion tout état affectif dont le Je peut prendre connaissance ou, si vous préférez, de voir dans l'émotion la forme que prend et la transformation que subit l'affect en tant qu'éprouvé du Je.

Je qualifie de légende l'interprétation causale que le Je se donne de l'émotion qu'il subit dans une tonalité de plaisir ou de souffrance, interprétation qui se substitue à la mise en scène fantasmatique, source

et cause de l'affect. Plus on reste proche de l'enfance et des premières mises en pensée, oeuvres du Je, et plus cette légende restera relativement fidèle à l'action et à la relation que le fantasme met en scène. Plus on s'éloigne de l'enfance, et plus la légende témoigne de l'action du refoulement, du respect des interdits qui frappent certains représentants d'objets, et plus elle rendra difficile la remise au jour de la scène et de l'affect qui en est à la source.

Le fonctionnement de notre pensée, son extension à des champs fort divers exigent qu'elle devienne capable d'opérer cet éloignement douloureux qui l'oblige à se mutiler des premières images de choses qui ont constitué son autre face pour y substituer d'autres choses, d'autres concepts, d'autres référents qu'elle devra choisir au nom d'un principe de réalité et d'un diktat culturel-sémantique. Mais à l'inverse, notre fonctionnement en tant que sujet désirant, en tant que sujet capable d'être affecté par certains événements, rencontres, situations du monde qui nous entoure, exige que le Je pensant soit resté capable de préserver une relation de liaison entre les représentants des objets, des rencontres, des situations qui ne peuvent qu'à ce prix être dotés à son égard d'un pouvoir de jouissance et d'un pouvoir de souffrance. Tout élément présentant un trait de similarité ou de proximité avec le trait marquant d'un objet dont la rencontre a été pour l'enfant source d'un éprouvé de jouissance ou de (22)souffrance particulièrement intense ou particulièrement répétitif, sera doté d'un pouvoir émotionnel qui pourra ou non s'actualiser en fonction de la situation, du moment présent lors de cette nouvelle rencontre. S'il est vrai, comme l'ont souligné Laplanche et Pontalis, que le sujet occupe toutes les places de son fantasme, il est tout aussi vrai que l'objet du fantasme qui accompagne nos éprouvés de jouissance ou de souffrance, « accompagnement » sans lequel nous n'aurions accès ni à l'un ni à l'autre, est le représentant de l'ensemble des objets qui ont exercé un même pouvoir dans la vie de l'infans et de l'enfant que l'on a été ⁶. Ce n'est que si ce représentant garde le pouvoir de mobiliser ou d'entrer en résonance avec l'ensemble de ses précurseurs qu'il peut provoquer un même état émotionnel et une même résonance somatique, pour différent que soit l'objet qui, sur la scène de la réalité, en est le référent. La qualité de l'émotion nous prouve qu'elle trouve son ancrage somatique dans une représentation qui rassemble et

6 L'analyse du rêve nous en apporte une preuve : à partir de telle image, de tel souvenir ponctuel, de telle perception fragmentaire dont le sujet se souvient au réveil et qu'il nous apporte en analyse, qu'espérons-nous et qu'est-ce que nous essayons d'induire par les associations, sinon la possibilité de retrouver le défilé des objets qui, au cours de l'enfance, ont été successivement les représentants et les enjeux de la relation de fusion, de haine, de possession, de destruction, de séduction, de rivalité présente successivement entre une bouche et un mamelon, deux parties de corps, deux corps, deux êtres, un enfant et un parent.

condense les traits de ces objets partiels qui, dans un lointain passé, étaient les « délégués » du plaisir et du désir de deux corps, de deux psychés, de deux êtres. Personne ne peut garder le souvenir de sa rencontre avec le sein, du plaisir de l'allaitement, de la joie qui accompagnait l'énonciation des premiers mots ou d'une première maîtrise du propre corps. Mais tout sujet, à un certain moment de son existence, se découvrira, face au spectacle ou à la pensée d'un enfant dans les bras d'une mère, envahi par une émotion d'une même intensité et il éprouvera un même sentiment, mais de la qualité inverse, face à la vision ou à la pensée des cris de détresse d'un nourrisson abandonné.

Mais encore faut-il que le Je soit resté capable de relier certaines de ses émotions présentes à celles vécues dans son passé. Dans le cas contraire, (23) il lui restera la solution d'éviter toute rencontre qui l'obligerait à accepter une telle liaison ou si cette tentative échoue, de considérer toute émotion comme une manifestation qui trouve sa cause et sa seule cause dans une atteinte ou un dysfonctionnement somatique qui ne le concernent en rien. Le concept d'émotion est dépossédé dans ce cas de tout statut psychique pour être remplacé par celui d'affection prise comme synonyme de maladie. Mais une troisième solution est possible : être submergé par cette émotion sans cause qui prend le nom d'angoisse.

Un dernier élément prenant place dans ce capital fantasmatique doit être souligné. Une fois dépassée la phase orale, dans ces « représentations conclusives » dont j'ai dit qu'elles nouent ensemble une représentation fantasmatique, un vécu affectif qui se caractérise par l'intensité de l'émotion et de la participation somatique qu'il entraîne, et un trait spécifique de l'objet ou de la rencontre qui les déclenche, ce trait spécifique peut être remplacé par une parole qui se déposera dans la mémoire sous la forme d'énoncés identificatoires : je t'aime, je ne t'aime plus, tu me tues, tu n'es plus mon fils... Phrases banales, entendues par tout enfant, mais l'analyse nous dit pourquoi un beau jour, ces mêmes énoncés perçus en tel ou tel moment du vécu relationnel ont pu prendre la valeur d'un verdict qui les a gravées dans la mémoire du sujet et que, dès lors, il risque de réentendre toutes les fois qu'une rencontre viendra mobiliser la représentation fantasmatique qu'ils avaient mis en paroles.

Ces points de capiton responsables de notre accès à la jouissance et de notre possibilité de souffrance, deux conditions également nécessaires pour qu'il y ait une vie psychique, constituent la singularité de nous tous dans le registre du désir. Ils représentent la marque de l'infantile en nous-mêmes, ce qui, de ce temps relationnel, continue à exercer son action. Le Je doit pouvoir disposer de ce capital

fantasmatique pour soutenir son désir, pour que ces mots essentiels que sont amour, jouissance, souffrance, haine ne soient pas que des mots mais puissent mobiliser la représentation fantasmatique nécessaire à l'émotion d'un corps, à l'ancrage du sentiment dans un fantasme qui peut seul, comme je le disais plus haut, rendre le mot apte à l'affect. C'est ce capital qui décidera des possibles relationnels pour un sujet donné, du choix de ses supports d'investissement, des partenaires (24)sexuels qui lui sont accessibles. Chez nous tous se retrouveront comme empreinte du temps de l'enfance une forme de rencontre, un type de situation, l'obtention d'un but, qui représentent ce que nous définissons en nous-mêmes et pour nous-mêmes des termes de joie, de jouissance, de complétude ou, à l'inverse, de douleur, d'horreur, de destruction.

Une forme de rencontre qui ne se répétera jamais telle quelle, mais qui exercera un pouvoir d'aimantation pour le désir et dont « un trait » qui le rappelle devra être présent pour que ce dernier puisse se réaliser. Il n'est au pouvoir d'aucun sujet d'investir n'importe quel partenaire sexuel, n'importe quel but narcissique, n'importe quel projet. C'est pourquoi je proposerais cette définition du conflit responsable de nos tableaux cliniques : la cohabitation possible, conflictuelle ou impossible entre ce noyau de singularité, ce permanent de l'identification et du désir et les compromis, les recompositions, les modifications qu'exigent la rencontre et l'investissement d'autres sujets et d'autres buts.

Si on regarde du côté de la névrose, le conflit trouve sa source dans l'effet d'aimantation qu'exerce un possible qui aurait été et est compatible avec la singularité du sujet et son refus de le réaliser dans la crainte que, ce faisant, il mettrait en danger cette part de même, de permanent qu'il doit préserver pour continuer à se reconnaître dans ce qu'il a été, dans ce qu'il est et dans ce qu'il est susceptible de devenir.

Il en va autrement dans la psychose. Dans ce cas, le danger est réel. Nous avons vu que, dès la première phase de cette mise en histoire de sa propre vie qui incombe à l'enfant, il faut que le Je infantile, comme plus tard le Je de l'adolescent, et comme ce sera encore le cas pour le Je de l'adulte, puisse reconnaître dans celui qu'il devient la réalisation anticipée et pré-investie d'un avant de ce présent de lui-même. A la place de cet avant, il ne pourra rencontrer que le discours par lequel ce temps, en devenant un temps historisé, peut se préserver.

J'ai longuement développé la fonction que va tenir le discours de la mère pouvant seul fournir au Je l'histoire de cet infans qui a précédé son propre avènement sur la scène psychique. Si la version que la mère lui propose est « suffisamment sensée », l'enfant pourra accepter que, pour (25)l'écriture de ce premier chapitre, il reste dépendant de la mémoire

maternelle. Mais une fois assumé cet emprunt obligé, il faudra que le Je puisse devenir cet « apprentihistorien » qui, avant de conquérir son autonomie, devra être reconnu comme le co-auteur indispensable de l'histoire qui s'écrit.

Quel type de collaboration est nécessaire pour que le Je puisse s'assurer un droit de sélection sur les souvenirs qu'il gardera de certaines des expériences qu'il vit, sur son propre travail de reformulation et d'élaboration des interprétations qu'il s'en donne, ce qui suppose sa prise en charge du travail de refoulement ? Quel type de collaborateur doit-il rencontrer pour qu'il puisse investir un passé sans être acculé à se figer dans une position identificatoire qui arrêterait sa démarche ? Ou sans devoir se couper de son propre passé pour y substituer une néo-temporalité ou encore sans être obligé d'effacer toute trace d'un déjà-vécu auquel il pourrait relier l'expérience présente pour en décoder le sens ?

Ces dangers ne pourront être évités que si le Je non seulement peut s'approprier, choisir en nom propre et investir le souvenir d'un ensemble d'expériences qu'il amalgame dans cette apparente unité qu'il nomme son passé, mais encore faut-il que ce passé puisse se prêter à des interprétations causales non figées, car elles devront à chaque fois se révéler com-possibles avec les positions identificatoires qu'il occupe successivement dans sa démarche identificatoire et dans la mise en place des paramètres relationnels qui en résultent. Le propre de la psychose est de déposséder l'historien de cette mobilité interprétratrice. Ou bien il accepte de rester épinglé tel un papillon sur sa planche, mais c'est là un état que l'on n'impose pas à un papillon vivant, en une position qui lui assure la préservation d'une relation d'investissement exclusive avec un premier objet ou son substitut, ou bien il « bouge » et ce sera cette forme relationnelle qui risque de s'effondrer car le deuxième pôle qui la soutient refuse toute modification. En un sens, il « bougera » quand même, à moins que mort s'en suive car il n'est au pouvoir d'aucun sujet vivant de se momifier. Mais dans ce cas tout mouvement relationnel comporte le risque de l'éclatement d'un conflit qui met effectivement en danger ces quelques repères identificatoires nécessaires pour que le sujet puisse s'assurer de son existence en tant que pôle(26) nécessaire à la relation.

Après ces considérations métapsychologiques, revenons à l'adolescent et à sa relation à l'enfance comme passé, relation que j'éclairerai par la voie de la clinique. L'expérience nous montre avec insistance que la fin de l'adolescence – mais, dans ce cas, la fin selon quels critères ? – peut souvent signer l'entrée dans un épisode psychotique dont la cause déclenchante renvoie fréquemment à un

premier échec : échec lors d'une première relation sexuelle, échec imprévu à un examen, échec d'une première liaison sentimentale.

Si, dans un certain nombre de cas, on apprend que déjà au cours de l'enfance un ensemble de troubles relationnels, scolaires, somatiques étaient présents, dans d'autres on rencontre le récit, la mémorisation, peut-être faudrait-il dire la non-mémorisation, d'une enfance sans histoire qui peut prendre la forme caricaturale, extrême que j'ai analysée dans le cas de Philippe⁷ ou qui peut se présenter de manière plus nuancée. Le sujet, les parents si nous avons l'occasion de les entendre, nous assureront que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, dans la meilleure des familles, jusqu'au moment où tout a commencé à aller de pire en pire. Dans leurs récits, ce moment est généralement daté : un échec, qui fait pourtant partie de l'expérience de bien des jeunes, est venu mettre à mal l'apparent équilibre sur lequel fonctionnait le sujet. La conséquence la plus fréquente et la plus significative étant un brusque mouvement de désinvestissement qui se manifeste par une phase de retrait relationnel, de solitude accompagnée parfois d'anorexie, avant que n'apparaissent les éléments qui signent ou annoncent l'entrée dans un système délirant. Si on en restait au récit qui nous est proposé, on pourrait croire que la cause du drame est bien le fait que le sujet ne peut assumer l'échec d'un projet identificatoire ou sexuel-relationnel qu'il croyait faire partie de ses possibilités. Mais si on y regarde d'un peu plus près, on constate que l'échec est le résultat d'un mouvement de désinvestissement contre lequel le sujet se défend depuis longtemps, et en fait depuis toujours, grâce à différentes prothèses trouvées à l'extérieur de lui-même et dont il découvre tout à coup soit la fragilité, (27) soit le côté excessif du prix qu'elles exigent en retour. Ce qui se donne comme cause de la décompensation est, en réalité, la conséquence de ce premier échec qui a rendu impossible au sujet d'investir son passé sous une forme qui lui permette d'investir ce devenir qu'il refuse, faute justement de cet investissement préalable.

Arrêtons-nous d'abord sur ce mouvement de désinvestissement, dont la dimension relationnelle ne s'accompagne d'aucun retour sur soi de la libido soustraite à l'objet – cela ne pourra se faire qu'au cours de cette deuxième phase dans laquelle l'appel au délire permettra la reconstruction non seulement d'un monde mais d'une néo-temporalité. L'analyse de jeunes psychotiques, mais qui ne sont plus des adolescents au sens de l'état-civil, nous apprend souvent qu'avant l'apparition d'un moment confusionnel, d'un clash agressif, d'un vécu ouvertement interprétatif qui les a conduits chez un psychanalyste ou chez un psychiatre, il y a eu une sorte de temps d'incubation qui se situe à la fin

7 Piera Aulognier, *L'apprenti historien et le maître sorcier*, Paris, P.U.F., 1984.

de leur adolescence, pendant lequel le sujet a passé des semaines, souvent des mois, dans cet état de retrait et avec une activité de pensée et de fantasmatisation réduite vraiment au minimum.

Bien entendu, dans ces cas, on ne peut que faire confiance à ce qu'ils nous en disent après coup. Mais d'une part, leur discours sonne vrai et de l'autre, si tel n'était pas le cas, il faudrait se demander quel statut on pourrait donner à une activité de pensée qui ne laisse aucune trace, qui paraît se consumer au cours même de son surgissement. Ne trouve-t-on pas là une preuve indirecte d'un caractère spécifique au concept même de pensée et qui va tellement de soi qu'il nous échappe : son ancrage dans la pensée qui l'a précédée et dans celle qui suit et qu'elle rend possible ?

Le tableau rappelle certaines techniques médicales dans lesquelles on place le sujet en état d'hibernation afin de réduire autant que faire se peut l'énergie consommée par le système somatique. Ici, c'est le sujet lui-même qui paraît se prescrire la réduction maximale du travail de l'appareil psychique, faute de disposer de l'énergie libidinale nécessaire à son investissement. Dernier recours contre une pulsion de mort qui a d'autant plus de chances d'atteindre son but que le Je, depuis bien longtemps, a le (28) plus grand mal à investir son propre fonctionnement psychique, à commencer par ce travail de mise en pensée qui en constitue, pour lui, le représentant métonymique. Il faut bien insister sur ce point : si la pensée, c'est-à-dire la représentation idéique, oeuvre du Je, ne constitue qu'une des fonctions propres à l'appareil, si de plus elle est le résultat d'un ensemble d'opérations psychiques complexes dont elle ne constitue effectivement que la « partie émergée », il est tout aussi vrai que, pour le Je, cette « partie » représente ce *tout* qu'il croit pouvoir saisir en déchiffrant correctement le message de ce délégué, déchiffrement qui lui permettrait de connaître qui l'envoie, dans quel but, porteur de quelle demande ou de quelle réponse.

C'est pourquoi la qualité, l'intensité et la force de l'investissement par le Je de son activité de pensée nous donne la mesure de celui que le Je porte à lui-même⁸. Et c'est ici que je reviens au temps : cet auto-investissement ne peut s'opérer que si à partir de son présent le Je peut « lancer ses pseudopodes » dans la pensée d'un Je passé et dans celle d'un Je futur. L'investissement du temps présent est à chaque fois le résultat d'une opération économique aussi fugitive, constante que complexe : nous retirons de l'investissement du temps passé cette part de libido qui nous permet d'investir un temps futur. Le temps présent n'étant rien

8 D'où l'importance qu'il faut accorder à ces phénomènes d'inhibition intellectuelle si fréquents dans la psychose et qui sont bien différents de ceux présents dans la névrose.

d'autre que ce moment où s'opère ce mouvement de déplacement libidinal entre deux temps qui n'ont d'autre existence que psychique : un temps passé, et comme tel perdu sinon dans le souvenir que nous en gardons, un temps à venir, et comme tel inexistant sinon sous la forme par laquelle nous l'anticipons.

Comme on le voit et comme il apparaît tout au long de cet exposé, le mouvement temporel et le mouvement libidinal sont non seulement indissociables mais sont les manifestations conjointes de ce travail d'investissement sans lequel notre vie s'arrêterait. Mais de même que nous ne vivons pas notre temps de manière linéaire, uniforme, mais avec une ponctuation affective qui nous fait dire, tour à tour, qu'il passe comme un (29)éclair ou qu'il s'est arrêté, de même ce mouvement de déplacement qui s'opère de manière aussi constante que de nous méconnue, s'impose à l'inverse au sujet dans ses moments particuliers de son existence qui le confrontent à une *rupture* dans le mouvement temporel et relationnel. Moment de rupture entre un avant et un après qu'il lui faut transformer en une liaison causale, moment de rupture entre le futur qui, tout à coup, se dévoile et celui qu'il envisageait.

En mai 1984 s'est tenu à Paris un colloque franco-américain auquel j'ai participé comme discutant d'un exposé de Jacob A. Arlow qui interrogeait la relation au temps dans la psychose. Dans sa réponse à une deuxième communication du même auteur sur « La psychanalyse et le temps », André Green relativisait à raison l'atemporalité que Freud attribue aux processus inconscients. Je le cite : « La conscience du temps leur manque – aux processus inconscients – mais comment ne pas penser que l'organisation inconsciente qui paraît traiter le temps avec désinvolture ne l'utilise pas quand elle choisit de lier un élément rattachable au présent avec un autre élément qui se raccorde à un souvenir ancien ou à un fantasme du passé ? » Autre manière, il me semble, de confirmer ce que toute expérience vécue dans le présent doit aux liens qui la rattache à une expérience affective, à une émotion déjà expérimentée dans le passé.

Green terminait son commentaire en insistant sur l'importance qu'il faut donner à l'opposition présente entre le temps du sujet et le temps de l'autre. Insistance qui me paraît tout à fait justifiée pour comprendre le peu que nous pouvons de ce qu'il en est de la relation du sujet au temps. Quant à moi je verrais dans cette opposition non seulement la source d'une négociation à l'oeuvre entre le temps du Je et le temps de l'organisation inconsciente, mais tout autant entre les « montres psychiques » des deux pôles relationnels. La différence toujours présente dans le vécu subjectif de leur passé ne doit pas dépasser un certain seuil, faute de quoi le temps de l'un viendrait déstructurer, désorganiser le

temps de l'autre.

Bien entendu, tout vécu du passé de la relation sera toujours marqué par la singularité de l'histoire, des expériences, des mécanismes de défense qu'a choisis le sujet, par son rapport au deuil et à la mort. Mais pouvoir (30) instaurer et préserver une relation d'investissement exige que les deux pôles puissent croire que ce temps présent, qu'ils partagent et investissent, s'accompagne chez les deux de constructions non contradictoires, ce qui ne veut pas dire identiques, du temps passé de la relation et d'une anticipation qu'ils devront croire également compossible de son temps futur. Concordance certainement en partie illusoire, mais encore faut-il que s'en préserve la part nécessaire pour que la construction du passé de l'un ne vienne pas totalement démentir celle de l'autre.

C'est pourquoi il faut différencier le vécu du propre passé tel que peut le vivre le névrosé au cours d'un épisode dépressif de cette suspension du mouvement temporel qui peut précéder l'éclosion d'un moment psychotique. Non pas que ce « temps d'incubation » se présente toujours sous la forme que j'ai décrite, mais ce cas de figure est assez fréquent pour que nous essayons de comprendre son soubassement économique.

Pour le dépressif, l'autre n'est investi que sous l'espèce du représentant psychique d'un personnage de son passé qu'il projette sur lui sans la moindre modification. L'interprétation que le sujet accole à tout geste, à toute parole ou à tout silence venant de l'autre lui permet de se garantir cette conformité. Mais cela ne suppose pas, bien au contraire, le désinvestissement de la représentation psychique de cette relation ni de la place et du rôle que le sujet s'y attribue.

Dans le tableau clinique que j'essaye d'isoler, il en va autrement. Cette suspension du temps est la conséquence du vide qui s'est opéré dans la mémoire, faute d'avoir pu préserver, à l'abri de l'interdit et de la sélection drastique qu'un autre lui a imposés, des souvenirs qui préservent vivante et mouvante l'histoire du propre passé. On peut rappeler à ce propos ce mécanisme à l'oeuvre chez nous tous dans ce travail de biographe qui nous incombe : dans ces histoires que chacun de nous se raconte sur ses relations infantiles, mais tout autant sur les amours passés, les ruptures, les jouissances et les deuils qui ont jalonné notre vie ; que faisons-nous sinon garder en mémoire certains événements, moments, émotions qui ont balisé ces relations et que nous rassemblons en oubliant non seulement ce qui s'est joué dans les intervalles mais même l'existence des intervalles ? Qu'un (31) de ces « événements » trouve une autre interprétation-signification, qu'un autre fasse retour du refoulé et vienne remplir un blanc, et l'ensemble de

la construction va subir une modification que le sujet croit à chaque fois définitive, alors que sa construction continuera à se plier à ce travail de réorganisation permanente que nous opérons concernant notre passé.

Plus ces éléments sont importants en nombre, bien que toujours limités et sélectionnés selon des motivations ignorées par l'historien, plus le sujet pourra accroître sa liberté de biographe et s'accorder une marge d'invention, d'interprétation, de création. A l'inverse, plus ces éléments sont ponctuels, plus ils feront fonction de pivot dans sa construction et plus, dès lors, leur disparition risque de faire s'effondrer toute possibilité d'une mise en histoire et en mémoire de ce temps passé.

Seulement voilà, l'investissement de ces éléments mémorisés et qui doivent rester mémorisables afin que le sujet puisse y faire appel chaque fois qu'il devra s'appuyer sur ce temps passé pour investir son temps présent, nous confronte toujours à des éléments qui concernent des moments, des traces, des mouvements *relationnels*. J'ai souvent écrit que notre histoire libidinale n'est jamais que la face manifeste d'une histoire identificatoire qui en représente la face latente.

Le sens, dans la double acception du terme, de ces deux histoires, ce sens qui transforme le temps physique en un temps humain, la psyché ne peut l'appréhender qu'en termes de désir. Cette intrication entre les fils du temps et les fils du désir, grâce à laquelle le Je trouve accès à la temporalité, ne peut se faire que si elle s'opère d'emblée. L'origine de l'histoire du temps du Je coïncide avec l'origine de l'histoire du désir qui l'a précédé et l'a fait naître et être. Il faudra donc que cette intrication soit déjà présente dans la manière dont la mère va vivre le temps de sa relation à l'enfant et le temps de cette enfance. Elle aussi va se construire sa propre histoire de ce temps relationnel. Elle va même y inclure l'histoire de ce temps qui a précédé la venue au monde de ce nouvel être et cet *avant*, comme on le sait, va être déterminant pour sa version de l'histoire, pour les souvenirs qu'elle pourra ou non en garder dans sa mémoire. Bien entendu ces deux histoires, celle de la mère et celle que l'enfant met en chantier se révéleront (32) différentes. On y retrouvera des éléments et, surtout, des interprétations singulières données à des mêmes événements ayant balisé le temps de l'enfance. Mais encore faut-il que les deux historiens aient pu mettre à l'abri du désinvestissement comme du refoulement le souvenir d'un nombre minimal d'événements, d'expériences qui seront interprétés et fantasmés *par les deux* comme la preuve que tout au long de cette suite de rencontres (qui ont, tour à tour, mis en présence une bouche et un sein, deux corps qui se savaient séparés, les premières manifestations de l'activité de pensée de l'enfant et l'écoute maternelle), des moments de *plaisir partagé* ont bien fait partie de leur relation.

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas – ce qui ne pourrait aboutir qu'à la construction d'une non-histoire – de mémoriser le vécu comme une suite d'images d'Epinal. On aboutit dans ce cas à ces « enfances sans histoires », preuve de l'impossibilité pour les deux historiens de mémoriser le passé de leur relation, sous une forme vivante, mouvante.

Arrivée à ce point et avant de conclure, le champ clinique va me permettre d'éclairer le *dernier caractère nécessaire à la construction et à la mémorisation du passé* de et pour tout sujet : le *double investissement* dont devront jouir une partie des matériaux à cela nécessaires. La mise en mémoire de cette ponctuation relationnelle et des légendes fantasmatiques dont le souvenir se préservera devra ou devrait s'opérer tout autant chez les parents. Mise en mémoire partagée non seulement de quelques-unes des expériences significatives qui ont jalonné leur relation, mais tout autant du sens qu'après-coup ils donneront à la persistance du souvenir qu'ils en gardent. Mises en sens qui vont se renforcer l'une l'autre, faire fonction en certaines circonstances de confirmation réciproque de leur bien-fondé. Aux théories infantiles sexuelles refoulées, au roman familial critiqué ou oublié, le sujet devra, au déclin de l'enfance, ajouter une histoire qui aura la particularité de devoir se plier aux caractères de la communication, du partageable, respecter une logique qui tient compte du possible et de l'impossible, du permis et du défendu, du licite et de l'interdit.

Si le roman familial et les théories sexuelles infantiles sont les constructions autonomes du seul Je, constructions qu'il garde le plus souvent (33) secrètes, la première preuve qu'il se donne de ce droit au secret garant de cette part d'autonomie, indispensable au fonctionnement de sa pensée, cette autre histoire qu'il écrit en collaboration sur et pendant son enfance est une histoire relationnelle dont il apprend bien vite qu'elle ne peut s'écrire qu'en collaboration avec un autre auteur⁹. C'est pourquoi il a besoin que cet autre ne vienne

9 L'empreinte laissée par les théories sexuelles infantiles se retrouvera aussi bien dans la place privilégiée que prendra tel ou tel préliminaire dans l'activité sexuelle du sujet que dans ces théories ponctuelles et singulières qu'il se construit sur le fonctionnement de tel ou tel de ses organes, de ses besoins physiologiques. Ces convictions qui ignorent les acquis scientifiques que, par ailleurs, il peut posséder parfaitement, sont bien plus fréquentes qu'on ne le croit chez les sujets les plus « normaux ». Théories sexuelles et roman familial, malgré tout ce qui sépare leur statut et leur rôle dans le fonctionnement psychique, ont à voir avec cette réponse que le sujet doit s'apporter sur son origine. Le travail de mise en histoire ici analysé répond à une même exigence. Le Je ne peut être et devenir qu'en préservant la certitude qu'il sait d'où il vient. Mais, contrairement à la réponse fantasmatique et plus tard à la réponse romancée d'un enfant qui peut se permettre sans dommage pour son activité de pensée d'ignorer le vraisemblable, de faire fi des preuves qui pourraient confirmer ou infirmer son roman, à partir d'un certain moment, l'enchaînement des mots grâce auxquels le Je tisse et organise ses pensées doit se

pas le déposséder de la confiance qu'il peut faire à sa mémoire, à ses témoignages sensoriels, à une partie tout au moins des interprétations qu'il s'est données de l'émotion qui accompagnait tel ou tel événement particulièrement significatif pour sa psyché. Ce n'est qu'à ce prix que l'enfant pourra acquérir la conviction qu'une relation a bel et bien existé, que les deux supports ont pu partager des expériences de joie, de souffrance, en d'autres termes que sa mémoire est assurée de trouver son *complément* dans la mémoire de l'autre, qu'un double investissement vient garantir la préservation, la valeur, la vérité de ces quelques éléments-pivots (34) qui soutiennent sa construction. Une condition nécessaire pour investir positivement la mémoire de son propre passé relationnel comporte son investissement par l'autre pôle de la relation.

Pouvoir clore ses comptes avec le temps de l'enfance et par là en accepter le « déclin » exige, comme on l'a vu, qu'on puisse en investir les souvenirs qu'on en garde, mais cela exige aussi que ce temps relationnel, tel qu'on le mémorise, se révèle investi par les deux.

Le registre de la psychose nous donne un exemple paradigmatique du danger que peut représenter le non-investissement par l'autre de la mémoire que le sujet aurait pu garder de son vécu relationnel. Son absence est à la source de ce phénomène de désinvestissement qui annonce si souvent la survenue d'un épisode psychotique. Désinvestissement, ai-je dit, qui concerne en premier lieu les pensées qui ont le *Je lui-même comme référent*. Désinvestissement dont les conséquences, temporellement parlant, apparaissent au moment où devrait se conclure non plus le temps de l'enfance mais le temps de l'adolescence et donc au moment où le sujet devrait investir un projet identificatoire qui le projette ou l'anticipe à la place d'un parent potentiel. Or pour que cette potentialité soit investissable, il aurait fallu qu'elle soit déjà reconnue présente et investie par la mère et le père et de fait par les deux chez cet enfant auquel on aurait dû, d'emblée, la lui présenter comme une potentialité présente et une promesse réalisable dans son futur. Mais cet investissement suppose à son tour que le parent ait pu « voir », accepter, investir les changements survenant chez l'enfant tout au long de sa vie comme les signes annonciateurs de ce temps de conclusion d'une relation qui devrait, pierre par pierre, se

plier à l'ordre sémantique qui régit le compréhensible, respecte le principe de non-contradiction, impose à la pensée des critères de vérification culturellement admis, partagés et imposés. Dès lors, toute certitude dont un seul sujet se voudrait autogarant exclusif et suffisant sera confrontée au risque de sa remise en question par la pensée et les certitudes de l'autre. A partir de ce moment s'instaure une relation d'interdépendance entre les « pensants ». Relation dont l'importance sera proportionnelle à l'investissement présent entre eux. Or penser son origine, son passé, son devenir, c'est toujours penser l'origine, le passé, le devenir d'une relation qui a été investie comme nulle autre.

construire, au cours même de son déroulement, comme détentrice de son futur. Si, dans un certain nombre de cas, l'obstacle rencontré nous confronte à l'impossibilité pour la mère ou pour le seul enfant de renoncer à la forme relationnelle que rend seul possible l'état d'infans ou de petit enfant, dans d'autres, c'est à un autre mécanisme que nous sommes confrontés. Et ici je ne peux que revenir à ce que j'écrivais à propos de la mère de Philippe dans *L'apprenti historien*.

La clinique analytique nous montre que l'attente d'un enfant peut (35) mobiliser un désir de meurtre qui est la forme que prend un verdict d'autodestruction dont la cible n'est plus la personne entière, mais cette promesse d'un être futur qu'on porte en soi. La mère de Philippe ne peut envisager, ni pour elle, ni pour son fils l'existence d'un quelconque lien entre le temps de l'enfance et celui de l'adulte. On assiste, chez elle comme chez Philippe, avant que ne s'instaure le délire et ensuite une relation analytique, à un mécanisme de déconnection temporelle entre l'histoire de l'enfance et celle de l'âge adulte. Aucune mémoire n'est gardée, de la première remplacée par une version idéologique qui raconte les bienfaits de l'éducateur et la gentillesse de l'éduqué. On est confronté à une tentative de désinvestissement continu qui met en mémoire la relation entre la mère et l'enfant comme l'histoire d'une relation entre deux robots. Un robot nourrissant, un robot avalant, un robot éduquant-un robot éduqué.

On a le sentiment chez ces sujets qu'ils n'ont pu vivre leur relation qu'en opérant une sorte de déconstruction continue des souvenirs qu'ils pourraient garder des expériences de plaisir partagées. Si la vie se préserve, il faut bien croire qu'elles ont existé, mais tout se passe comme s'il s'agissait à chaque fois pour la mère de la transgression d'un interdit qu'elle ne peut opérer qu'en oubliant dans le moment qui suit, la place qu'on a laissée à un éprouvé de plaisir, dont il ne faut pas garder la trace.

Quand, au cours d'un entretien, je demande à la mère de Philippe quel souvenir lui reste d'un quelconque événement particulier surgi dans l'enfance de son fils, elle me fait d'abord répéter la question pour ensuite me dire qu'elle ne la comprend pas, qu'elle m'a déjà raconté que son fils avait été un enfant sans histoire et que tout a commencé à aller mal lors de son accident de voiture à dix-huit ans.

Quant à Philippe, il me répète à son tour qu'il n'y a jamais eu d'histoire entre lui et ses parents au cours de l'enfance et que leur relation avait été merveilleuse.

Ni la mère, ni le fils ne réalisent la profonde vérité de ce qu'ils énoncent : les deux, effectivement, ont vécu une relation « interdite d'histoire ». Pour la mère, le seul futur qu'elle semble avoir investi dès

sa jeunesse est le temps de la retraite dans lequel elle pourra finalement renoncer à tout (36) projet pour laisser au « social » la charge d'en décider. Pour Philippe, le futur n'a pu prendre un semblant de sens que par l'appel à un système délirant qui lui permettait d'innocenter les parents incapables de tenir leur rôle d'historien en accusant Dieu de ne savoir construire que des robots. Et bien évidemment, on ne peut demander à des robots d'imaginer un futur qui ne soit déjà programmé et qui, de ce fait, n'a de futur que le nom. On ne peut pas plus leur demander de trouver une quelconque singularité dans leur passé qui leur permette de se l'approprier comme *leur* passé. Pour échapper à cette double impossibilité, Philippe a fui au Pérou, mais dans ce lointain pays, il n'a pu donner sens au vide de sa mémoire qu'en l'imputant à la rencontre avec une puissance mortifère qui lui a « cassé la tête, lui a enlevé tout souvenir dans le but de lui extorquer un secret » sur le père dont il serait possesseur, secret qui aurait été déposé chez lui dès sa naissance et dont Philippe ignore le premier mot, quels que soient les efforts qu'il a pu faire pour l'imaginer. Mais cela n'empêche pas que ce secret, grâce auquel il dément le vide de sa mémoire, il ne veut pas le livrer aux forces persécutrices. Dans ce refus, Philippe peut, dans son système délirant, imaginer le futur comme le temps sans fin d'une lutte contre le persécuteur dont il lui faut, à chaque instant, anticiper et déjouer les plans de bataille.

Ne pouvoir anticiper son futur que comme la preuve que le désir du persécuteur ne s'est pas encore réalisé dans le présent, ni dans le passé est souvent la seule échappatoire qui reste au psychotique pour ne pas décider de refuser qu'un futur, quel qu'il soit, puisse advenir.

Construire son enfance comme passé : on pourrait extrapoler cette injonction et y lire la tâche qui incombe au Je du début à la fin de son parcours. Tâche aussi périlleuse que difficile à mener à bien car il lui faudra conjointement préserver son investissement à ce qu'il était et qu'il n'est plus et investir son auto-anticipation et donc celui qu'il n'est pas encore. J'ai insisté tout au long de ce travail sur les conditions permettant que se préserve dans notre mémoire un Je pensé-passé, support d'investissement. Et je rappelle à ce propos, encore qu'on puisse facilement le déduire des hypothèses défendues, qu'à mes yeux le Je ne peut s'auto-saisir, s'auto-penser, s'auto-investir qu'en se situant dans des paramètres relationnels. (37) C'est pourquoi ce Je pensé-passé est aussi et toujours le vestige d'un moment relationnel.

J'ai utilisé plus haut la métaphore dont se sert Freud à propos du narcissisme pour définir le présent comme ce mouvement insaisissable par lequel le Je lance ses pseudopodes sur le Je passé pour y saisir cette part de libido qu'il déplacera dans le Je à venir. Mouvement continu qui

n'est autre que *la pulsation même de la vie du Je*, pulsation jalonnée par ce que j'ai qualifié de moment de rupture. Si ce terme évoque pour nous tous, de prime abord, un drame relationnel, c'est dans une acception qui l'englobe mais ne s'y réduit pas que je l'emploie. J'entends par rupture, dans la perspective où je me place, la confrontation du sujet avec un événement qui tout à coup lui dévoile, dans une lumière crue, que ce qu'il croyait présent est de fait déjà passé. Il « n'avait pas encore vu » ce qui était déjà changé dans l'image sexuelle de son corps, il « n'avait pas encore pu se dire » ce qui avait déjà changé dans la forme de sa relation à sa mère, il « ne savait pas encore » que cet homme, cette femme tellement aimés n'occupaient déjà plus la place de l'objet aimé, il « n'avait pas encore découvert » les rides pourtant déjà présentes dans l'image que lui renvoie le miroir. Brusque révélation du pouvoir modifiant du temps qui s'impose comme une ponctuation mettant fin à un chapitre. Fin bien particulière puisque non seulement il devra garder un lien avec ceux qui le précèdent et ceux qui le suivront, mais de plus il devra pouvoir se prêter, chaque fois que cela se révélera nécessaire, à une remise en forme de sa composition. Le soubassement métapsychologique de ces deux exigences apporte un nouvel éclairage à la relation présente entre le Je et les forces à l'oeuvre dans le ça : dans ce travail de mise-remise en histoire permanent du passé auquel nous nous livrons tous, nous pouvons voir les constructions que le Je se donne de la cause, de lui-même méconnue, de ce qu'il vit. Ce faisant, *il substitue aux effets de l'inconscient* comme tels inconnaissables *des effets d'histoire*. Histoire que non seulement il connaît, d'autant mieux qu'elle est son oeuvre, mais qui par les modifications qu'il peut y apporter lui offre la seule voie lui permettant de modifier l'organisation de son monde intérieur.

Quand cette substitution causale échoue, quand cette mise en histoire (38) de la vie pulsionnelle s'arrête, le sujet risque fort de faire d'un moment, d'un événement ponctuel de son passé infantile, la cause exclusive et exhaustive de son présent et de son futur : dès lors lui-même en tant qu'effet de cette cause ne pourra que témoigner de sa sujétion à un « destin » qu'il décrète immuable.

« Construis ton futur », à cette injonction que parents et champ social serinent à l'oreille de l'adolescent, l'analyste substitue un souhait : « Construis ton passé. »

Souhait et non pas injonction, car il est bien placé pour mesurer la difficulté d'une telle tâche, jamais terminée, toujours à reprendre pour et par nous tous.